This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Celt
7618
25.30

Guéguen - Quelques vers Français et
Quelques vers Bretons - 1894

Digitized by Google

Celt 7618.25.30

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

THE GIFT OF

FRED NORRIS ROBINSON

Class of 1891

OF CAMBRIDGE

Digitized by Google

Corier

QUELQUES

VERS FRANÇAIS

ET QUELQUES

VERS BRETONS

PAR

PIERRE-JULIEN GUÉGUEN

HUISSIER A LANMEUR (FINISTÈRE)

QUIMPER

IMPRIMERIE DE KERANGAL

1894

Digitized by Google

Celt 7618 25 30

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
PROF. FRED N. ROBINSON
Nov 3, 1931

Digitized by Google

PRÉFACE

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme ;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur ;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première ;
Car Dieu lui-même a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.

VICTOR HUGO.

Dégagé d'impudeur, de sang, de vice infâme,
De tout ce qui pourrait asphyxier une âme,
Mon petit livre est pur. Je l'offre à jeune et vieux
Qui, traversant ce monde, au ciel lèvent les yeux.

G.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUELQUES

VERS FRANÇAIS

LE MOINE MÉCANICIEN

Un bon Père Chartreux, traqué par le sommeil,
Ne pouvait s'éveiller à l'heure du réveil,
Et quand tous les Chartreux au sommeil faisaient trève,
Le bon Père dormait, gisant au sein du rêve.
Au sommeil condamné par un penchant suprême,
Le bon Père eut recours pour se vaincre — à lui-même.
Près du mal est toujours son remède, le bien.
Le Père était dormeur, mais mécanicien.
Plein de ce feu sacré dont la flamme divine
De tout homme de cœur embrase la poitrine,
Il médite, il travaille, il poursuit, et, soudain,
Une horloge parfaite est l'œuvre de sa main.
Un rude carillon double la sonnerie ;
Aux angles du cadran se tiennent compagnie
Un merle, un coq, et puis surmontant le contour
Du chapiteau, se dresse un superbe tambour.
Merle, coq et tambour font un tapage horrible,
Afin que le sommeil soit au moine impossible

Digitized by Google

A l'heure du réveil. Et quelques nuits durant
La chose alla fort bien. — Le Père, se levant,
Ne manquait désormais office, ni prière.
Nul n'était plus exact que n'était le bon Père ;
Mais le point difficile est de persévérer.
L'homme contre lui-même eut toujours à lutter,
Hélas ! de ses efforts la chute n'est pas rare.
Un certain jour, en vain faisaient leur tintamarre
Tambour et carillon, le merle en vain sifflait,
En vain chantait le coq... Le bon Père ronflait.
L'obstacle, du Chartreux exalte le courage.
Invoquant son génie, il se met à l'ouvrage,
Et bientôt, du réveil, merveilleux instrument,
Chef-d'œuvre de sa main, chaque nuit, un serpent
Sous sa tête placé lui siffle dans l'oreille,
A l'heure convenue : — « Il est temps qu'on s'éveille,
Bon Père, levez-vous ! » Le serpent réussit,
Et le bon Père était des premiers hors du lit,
O jubilation !... — Hélas ! sur cette terre,
De l'homme, moine ou non, la joie est passagère.
Il avait toujours cru, le bon Père Chartreux,
Qu'il n'était que dormeur ;... il était paresseux !
Le serpent, assidu, l'éveille à l'heure dite.
Hélas ! tout éveillé le bon Chartreux hésite,
Ouvre, puis ferme un œil, et jouant à dormir,
Il reste, d'être au lit savourer le plaisir.
« *Meâ culpâ,* » se dit à la fin le bon Père,
Je suis coupable, il faut vaincre cette misère.
Il dispose à sa guise une planche aussitôt,
Et dès que le serpent a dit son petit mot,
Pour que dans le sommeil le Père ne retombe,
Sur les pieds du dormeur la planche lourde tombe.

Digitized by Google

Rude épreuve ! Souvent
Au chœur, clopin-clopant,
Quand la cloche eut tinté l'heure de la prière,
Les pieds endoloris, arrivait le bon Père.
Mais soit que le serpent eût perdu son fausset,
Que la planche tombant n'eût plus le même effet
Sur des pieds endurcis, soit aussi que le Père,
D'instinct, eût contracté l'habitude trop chère
De retirer les pieds avant le châtiment,
Bientôt pour le lever tout devint impuissant.
Plus doué de génie encor que de paresse,
D'une corde il se lie, incomparable adresse,
Qui se tend d'elle-même à l'heure du lever
Et jette, en un clin d'œil, Chartreux sur le plancher.

Le Père en était là, se combattant sans trêve,
Pour tuer le sommeil faisant rêve sur rêve,
Quand il sentit la mort l'endormir pour toujours.
L'endormir ? Oh ! non pas ; ce n'est pas ce discours
Que la mort inspirait aux lèvres du bon Père.
Fervent chrétien, il aime, il adore, il espère,
Et s'élançant vers Dieu, son principe et sa fin,
Il meurt en s'écriant : — « Ah ! je m'éveille enfin ! »

UN AVARE

En ce monde, il n'est rien de pire, à mon avis,
Qu'un avare. L'argent est le seul Paradis,
Auquel tendent ses vœux, où son ardeur aspire,
L'objet, l'unique objet pour lequel il soupire.

Digitized by Google

Lorsque parfois sa main débourse quelqu'argent,
Il est comme un poisson hors de son élément.
Triste est son œil ; son front par la douleur se ride ;
Ses nerfs sont en travail et sa main est timide.
Ce spectacle, une fois, s'est offert à mes yeux,
C'était un vieillard sec, infirme, riche et gueux,
Dans sa rare avarice, il voulait un régime.
— Comme un poète vil qui n'aurait que la rime
Détestant le bon sens, le cœur et la raison, —
Sans être pénitent, maigre en toute saison,
Notre homme à déjeuner n'avait que de l'eau claire ;
Un pain sec, noir, était son dîner ordinaire,
Une croûte exerçait, le soir, sa vieille dent,
Et puis, comme dessert, il comptait son argent ;
Il dépérissait donc, faute de nourriture ;
Le mal avait creusé sa piteuse figure,
Lorsque d'un art divin le mercenaire soin
A ses membres usés redonne l'embonpoint.
Quand le jour fut venu de payer le remède :
« Entre-nous, dit l'avare, il faut que l'on s'entr'aide,
Qu'on ne s'écorche pas. Vous dites ?... » — « Trente francs,
Vieillard, vous êtes riche et n'avez point d'enfants. »
— « Je consens volontiers à donner quelque chose,
Et ma bourse pour vous ne restera pas close ;
Mais quinze à seize francs suffisent, m'est avis ;
Il ne faut pas non plus se manger entre amis. [crime. »
Est-ce assez ? » — « Trente francs !... » — « De grâce, c'est un
— « J'exige cet argent jusqu'au dernier centime. »
A chaque franc qu'il donne, il demande : « Est-ce assez ? »
Et pour avoir le tout il fallut un procès.

Digitized by Google

LES ADIEUX DU CONSCRIT BRETON

Mon pauvre cœur se fend, brisé par la douleur :
Dans mes yeux embrasés il n'est plus un seul pleur;
Hélas ! l'heure est venue où, soldat de la France,
Il faut vous dire adieu, beaux lieux de mon enfance.

Adieu ! pauvre chaumière, humble toit de genêts,
Vert coteau sur lequel, enfant, je folâtrais ;
Grands ifs, arbres touffus dont l'abondant feuillage
Contre le feu du jour me prêtait son ombrage.

Mes père, mère, adieu ! non, non, n'espérez pas
Que votre fils, un jour, soutienne vos vieux pas ;
Vous qui l'avez nourri, qu'un jour il vous nourrisse;
La loi n'a pas, hélas ! de cœur qui compatisse.

Que de fois, tendre mère, il te faudra pleurer
Quand mon chien me cherchant viendra te caresser;
Quand tu verras, le soir, ma place abandonnée
Et mon *penn-bas* couvert des fils de l'araignée.

Adieu ! saint cimetière, où reposent glacés
Tous nos vieux pères morts. Au jour des trépassés,
Je n'irai plus verser, à genoux sur la pierre,
L'eau sainte avec mes pleurs et dire une prière.

Adieu ! belle Marie, un étrange malheur
Te sépare aujourd'hui, de l'ami de ton cœur.
Notre bonheur a fui comme un nuage qui passe
Et que le vent soudain disperse dans l'espace.

Digitized by Google

Je ne verrai donc plus tes yeux vifs et si gais
S'enivrer de plaisir, chez toi quand j'arrivais ;
A ton gentil rouet ta main blanche et légère,
Je ne t'entendrai plus chanter comme naguère.

Enfants au catéchisme, âge des jours heureux,
Nos cœurs faits pour s'aimer se comprenaient tous deux.
La Vierge du chemin, tu t'en souviens, Marie,
A reçu nos serments et nos vœux pour la vie.

Adieu ! voisin Yannic, quand le blé mûr commence
Il te faudra, sans moi, battre l'aire en cadence ;
Il te faudra, sans moi, disputer aux lutteurs
Le mouton de l'enjeu, le ruban aux marreurs.

Adieu ! blonde jument ; la biche est moins rapide,
La souris moins luisante, et l'agneau moins timide.
Je ne sentirai plus sous moi ton pas si prompt ;
Ma main plus ne mettra de ruban à ton front.

Adieu ! Mindu, mon chien ; on ne nous verra plus
Suivre un lièvre lancé dans des sentiers perdus ;
En vain, tu jetteras ton cri dans la montagne,
Je ne t'entendrai plus si loin de ma Bretagne.

Peut-être sans tarder des amis oublieux
Ne se souviendront plus du soldat si loin d'eux ;
Mais ton cœur, ô mon chien, ne sait pas méconnaître,
Et longtemps de tes cris tu chercheras ton maître.

Adieu ! chère Bretagne, et vous tous que j'aimais ;
Je sens qu'en vous quittant, je vous quitte à jamais.
Il est de tendres fleurs dans leur champ toutes belles,
Qui se fanent soudain loin du sol fait pour elles.

Digitized by Google

UN EXPLOIT

L'an mil huit cent soixante et deux, présente année,
Le vingt un Mai, requis par Jean de Là Ramée
Je soussigné, Louis-François-Pierre, huissier
Près Tribunal civil, au pays de Tréguier,
Ai cité Joseph C'huill, parlant à sa personne,
En sa demeure à lui, sans que cela m'étonne,
A comparaître seul, à moins de compagnon,
Devant le Tribunal de paix de son canton,
A quatre heures du soir, sans manque, le vingt-quatre,
Présent mois, déclarant s'il ne se met en quatre
A l'effet de venir au jour mentionné,
Envers et contre tout il sera condamné
Par défaut et dépens pour carrément répondre
Sur les gestes et faits que ma plume va pondre :
« Attendu que le haut accompagne le fond ;
Que le parquet toujours entraîne le plafond ;
Attendu que Le C'huill, se prétendant le maître,
Faisant toit à sa crêche, a pris un centimètre
De trop pour le rebord qui, bien injustement,
Surplombe le terrain de mon dit requérant ;
Attendu que, sommé de rogner sa toiture,
Il a dit que c'était une bêtise pure
De la part de mon Jean de chicaner pour rien,
Joignant ainsi l'insulte au larcin de son bien ;
S'entendre condamner à raccourcir bien vite
Tranquille, humble et content, sa toiture maudite ;
Puis à payer aussi pour réparer son tort
La somme de cent francs à mettre au coffre-fort

Digitized by Google

Du requérant. » Et j'ai, pour que C'huill s'en soucie,
Parlant comme dit est, laissé chez lui copie
De tout ce que dessus est par moi consigné,
Et que conformément à la loi j'ai signé.

LE FACTEUR

Un riche fainéant toisait d'un œil stupide
Un facteur et disait : sa marche est peu rapide.
Tout impuissant, poëte, orateur, écrivain,
Volontiers chez autrui trouve que tout est vain.

A DIEU

Ainsi donc, c'en est fait, tu quittes le séjour
Où tes yeux, chère sœur, se sont ouverts au jour ;
Où s'écoula pour toi le beau temps de l'enfance.
Tu pars, est-ce possible, ô ma chère Clarence !
Quoi ! lorsque le soleil, recommençant son cours,
Ajoute un jour de plus au nombre de mes jours ;
Pour rendre grâce à Dieu qui fait luire l'aurore
Sur les sommets neigeux des monts qu'elle colore,
Tu ne prêteras plus, hélas ! comme autrefois,
A mes faibles accents le secours de ta voix !
Eh ! quoi, je serai seul pour dire la prière,
Et seul pour embrasser le front de notre mère ;
A la table, où toujours assise à mes côtés,
Tu savais prévenir mes moindres volontés,
Je ne te verrai plus, ta place sera vide,
En vain, j'y chercherai ton sourire limpide !
Du rapide sentier conduisant au vallon
Dont le joyeux écho nous redisait ton nom,

Digitized by Google

Lorsque je descendrai la pente solitaire,
Ta main ne sera plus dans la main de ton frère !
Nos cœurs, du moins, jamais ne seront désunis,
O ma sœur, ils auront toujours même pays ;
Car l'espace pour eux n'est pas une barrière,
Puisqu'on peut arriver à Dieu par la prière,
De là comme d'ici, de partout. — Chère sœur,
L'oiseau près de son nid ou loin, comme la fleur
Qu'elle croisse à côté de la racine-mère,
Ou bien grandisse loin de la tige première,
L'une par sa parure et l'autre par son chant,
Chante son premier nid, tient à son premier champ.
Comme l'oiseau chantant, comme la fleur qui brille,
Gardent parure et chant, grâce de la famille,
Gardons aussi, ma sœur, emportons en tout lieu
Fleur et chant du foyer, notre prière à Dieu.

QUATRAIN

Tu ne pourras jamais dompter ta passion,
Si tu n'as pas au cœur la noble ambition
D'être esclave complet du devoir. C'est la règle :
Il faut servir d'un bord pour être de l'autre aigle.

TROP BÊTE

Jacques, prêtant l'oreille, avait bien entendu
Dire à certain Monsieur : « Ce que je n'ai pas lu
Avec mes propres yeux, eh bien ! je l'ai pu lire
Avec lunettes, oui. » Notre homme de se dire :

Digitized by Google

— « Il faut que, dès demain, j'aille chez un marchand
De lunettes aussi pour devenir savant,
Lire quand je voudrais, n'importe quel ouvrage. »
Le lendemain matin, Jacques, frais de visage,
Entrant chez un marchand demandait sérieux :
— « Des lunettes, Monsieur, lunettes pour mes yeux,
Pour que je puisse enfin lire. » — « J'ai ton affaire,
Ami, dit le marchand ; regarde, cette paire
Doit aller à tes yeux. » Jacques, tout ébahi,
L'essaie, et ne voyant rien du tout, ahuri :
— « Je ne puis lire rien, dit-il, voyons une autre. »
Nouvel essai. — « Ce n'est pas encore la nôtre,
Dit Jacques. Je ne puis rien lire avec cela. »
— « Attendez, mon ami, dit le marchand, voilà
Qui fera votre affaire. Essayez, je puis dire
Que forcément, avec cette paire on peut lire. »
— « Non, dit Jacques, toujours, je ne puis lire rien. »
Le marchand étonné, lui dit alors : — « Eh bien !
C'est que, mon cher ami, vous ne savez pas lire.
Vrai, vous êtes un âne. » Et Jacques de lui dire :
— « Évidemment, jamais on ne m'a rien appris,
Je n'ai jamais rien su. Voilà comme je suis.
Mais j'entendis un jour un certain Monsieur dire :
Avec mes propres yeux impossible de lire
Et lunettes aux yeux je puis lire très bien.
Je me suis dit alors : employons ce moyen ;
Puisque je ne suis pas de la race des bêtes,
Je lirai bien, sans doute, en mettant des lunettes.
Mais les vôtres en vain j'applique sur les yeux,
Je ne puis lire rien ; je n'y vois que des bleus. »
— « Va-t-en chercher ailleurs, dit le marchand superbe,
Non des lunettes, non ; mais, mon ami, de l'herbe. »

Digitized by Google

LE VOYOU

Le voyou véritable est gamin de Paris,
Il ne saurait mûrir ailleurs qu'en ce pays.
C'est l'enfant du ruisseau qui glapit dans la rue ;
L'hôpital ambulant où tout vice se rue.
Il est Quasimodo craché, par sa laideur ;
De l'héroïsme il est le fumier producteur ;
Comme Domitien, est cruel à tout faire ;
Il a dans ses moments tout l'esprit de Voltaire ;
Pire que Diogène, il est cynique en tout ;
En lui, comme en Jean-Bart, toute bravoure bout ;
Comme Lalande, athée : un monstrueux mélange
De sales firmaments et d'éclatante fange.

SAINT AUGUSTIN ET L'ENFANT

Comme un aigle puissant, saint Augustin déplie
Son aile dans les cieux, et, dans son vol oublie,
Un jour qu'il arpentait le rivage romain,
Que Dieu plane au-dessus de tout esprit humain.
Donnant à son essor un coup d'aile suprême,
Il cherche à pénétrer l'impénétrable même,
Et veut d'un œil hardi fixer la Trinité.
Le vertige le prend ; il tombe épouvanté,
Et promène ébloui son regard sur la plage.
Un bel enfant, non loin de lui, sur le rivage,
Avait creusé le sable, et puisant de son mieux
A l'onde de la mer, reversait dans ce creux

Digitized by Google

Sa petite coquille, allant, venant sans cesse.
Augustin à l'enfant en ces termes s'adresse :
— « Que prétendez-vous faire allant, venant ainsi ? »
— « Je veux mettre, Seigneur, toute la mer ici, »
Dit l'enfant, désignant du doigt le creux du sable.
— « Vous êtes dans un âge où tout est pardonnable,
Mais veuillez réfléchir. L'homme le plus adroit
Ne peut mettre, mon fils, la mer en cet endroit ;
Le creux est trop petit pour la contenir toute. »
— « Seigneur, vous dites vrai. Mais, Augustin, écoute :
Toute la mer plus tôt serait mise en ce lieu
Que dans l'esprit humain l'immensité de Dieu. »
Et l'enfant, déployant soudain deux blanches ailes,
S'élance radieux aux voûtes éternelles.

LE BAC

— « Connaissez-vous à fond, mon brave, la chimie ? »
Disait un grand savant un jour au batelier
Le passant dans son bac ? — « Non. » — « Cher, de votre vie
Les deux tiers sont perdus. » « Sans être bachelier
Et sans avoir poussé jusqu'à la rhétorique,
Vous connaissez au moins un peu d'arithmétique ? »
— « Rien du tout. » — « En ce cas, mon ami, votre temps
Vous l'avez, croyez-moi, perdu complètement. »
— « C'est possible ; mais vous, Monsieur le savant homme,
Savez-vous bien nager ? » – « Non. » — « Eh bien, voici comme
D'affaire se tirer peut celui qui sait ça ;
Sinon tout est perdu. » Soudain le bac craqua,
Sous l'onde s'engloutit. Le batelier s'en tire,
Et le savant noyé n'est guère en train de rire.

Digitized by Google

LE RENARD ET LE CORBEAU

Un corbeau raide et fier, sur la branche d'un arbre
Se tenait, un morceau de viande exquise au bec.
Un renard qui passait s'arrête, et, cœur de marbre,
Résolut de siffler au corbeau son bifteck.
Il aborde, faisant, de sa meilleure grâce,
Le plus joli salut qu'ait jamais fait renard :
— « Monseigneur le corbeau, veuillez à cette place,
Je vous prie, agréer d'un bienveillant regard,
De votre admirateur l'hommage bien sincère.
Que de vos jolis pieds la pose est noble et fière !
Dans ce plumage noir que tout est reluisant !
Quel feu brille en ces yeux ! Quel front intelligent !
Si votre voix répond à ce divin ensemble,
Vous êtes des oiseaux le phénix, par exemple. »
Il n'avait pas fini que le corbeau chantant,
Laissait tomber du bec le morceau succulent.
Le renard s'en saisit et dit la bouche pleine :
— « De tant chanter, corbeau, ne te mets pas en peine ;
Ta voix m'importe peu. Sache-le, net et sec,
Je n'ai voulu, mon cher, que te rincer le bec. »

QUATRAIN

« De mes jours donc la coupe est vide, dit l'impie ;
Il ne me reste plus à boire que la lie,
La mort ! Je ne veux pas cette affreuse liqueur ! »
Répugnance inutile, il faut mourir ! horreur !

Digitized by Google

LA CONTRIBUTION

Un homme avait reçu par la poste un billet
De couleur. Tout joyeux le quidam s'en allait,
Disant aux illettrés comme lui : « Qui sait lire
Vous expliquerait mieux que je ne puis vous dire,
Que cette lettre-là vient du gouvernement
Pour me féliciter d'avoir fait bravement
Mon devoir, mes amis, en toute circonstance ;
De m'être en tout montré citoyen de la France.
Chez un savant, du reste, allons-y bonnement,
Qui nous expliquera tout cela clairement. »
Les amis de le suivre et le savant de lire :
« Vous êtes en retard, Monsieur, je viens vous dire
Que sous peine d'amende et même de prison,
Il faut venir payer la contribution. »

MADELEINE

Humble fille et vierge fière,
Ame chaste en liberté,
La pudeur sous sa paupière
Emousse la volupté.
VICTOR HUGO.

Madeleine a trente ans, nage comme un poisson,
Court aux dunes la nuit, toujours en oraison.
Pourquoi chanter, pleurer ? Pourquoi rester rebelle
A tous les amoureux ? Vous êtes riche et belle.
Et Madeleine répond :
« J'unis ma voix joyeuse aux chansons de la mer ;
Je pleure quand le flot verse son pleur amer ;
Sur les dunes la nuit j'aime à fouler le sable
Que la mer a lavé comme on lave une table.

Digitized by Google

Et seule, de la lune au clair silencieux,
Que j'aime à contempler les étoiles des cieux.
Ce que me dit la mer ou joyeuse ou plaintive ;
Ce que me dit le sable étendu sur la rive ;
Ce que me dit l'étoile, en mon cœur je le sais :
Ce que mon cœur répond ? aucune voix jamais
Ne l'a dit et jamais ne pourra le redire.
Ce n'est plus de l'humain, c'est un divin délire.
Mon époux, dès longtemps je l'ai choisi, c'est Dieu !
Il n'a pas dédaigné, Maître, mon humble vœu.
Il habite les flots, il prend leur voix sonore ;
Il est dans le couchant splendide et dans l'aurore ;
L'étoile est son regard. Courant sur le galet,
Ivre de ces splendeurs, mon chant est le chapelet.
Jeune fille qu'un rêve éblouit, jeune épouse,
Ni d'elle, ni de vous, je ne suis point jalouse ;
Son rêve est impuissant, votre bonheur d'un jour,
C'est vous qui n'avez point l'ivresse de l'amour ! »

RAPIDITÉ DU TEMPS

La vie est un chemin, le chemin de la mort.
Au gouffre affreux tout va, tout marche. Nul effort
Ne peut barrer la route au temps qui nous emporte ;
Jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou non, qu'importe !
Du fleuve de la vie il faut suivre le cours.
Je voudrais m'arrêter — Non, non, marche toujours.
De même que la fleur au jour épanouie,
Brillante le matin, pour le soir est flétrie,
Ainsi l'homme, un moment superbe sous les cieux,
Rayonne plein de vie et puis ferme les yeux.

Digitized by Google

O mon fils, mon cher fils, à peine à ton aurore,
Ta jeunesse en plaisirs vive et féconde encore
Ne connaît nul obstacle. Aucun poids n'alourdit
Ni ton pas, ni ton front, ton corps ni ton esprit.
De même que le vent disperse le nuage,
Sous le souffle du temps s'en ira ce bel âge.
L'heure succède à l'heure et le jour à la nuit,
L'homme à l'enfant ; tout change ici-bas, passe et fuit.
Encore un pas du temps, et les grâces riantes
Dans tes traits enchanteurs qui jouent luxuriantes,
— La force, la santé, les doux plaisirs, la joie,
— Comme tout s'engloutit dans l'onde qui tournoie,
Disparaîtront soudain pour ne plus revenir ;
Tu n'en conserveras qu'un triste souvenir.
La vieillesse, mon fils, notre saison dernière,
Ce sombre hiver qui clôt ici toute carrière,
Languissante, acharnée, avance ; c'est ton tour ;
Elle fait les apprêts, mon fils, du dernier jour.
Impitoyable main, comme on froisse une page,
Son étreinte d'abord ridera ton visage.
Ensuite je la vois détendant les ressorts
De ta force première, en deux plier ton corps.
Ton pas est lourd, ta voix se fait entendre à peine ;
Tes poumons affaiblis n'ont qu'un sifflet d'haleine.
De la joie en ton cœur la source se tarit ;
C'est la nuit qui commence et le jour qui finit.
Tout s'efface déjà, l'horizon est plus sombre ;
Le soleil disparaît enseveli dans l'ombre.
La terre est moins fleurie ; elles-mêmes les fleurs
Ont perdu leur éclat, leurs brillantes couleurs.
Le gazon est flétri ; l'onde coule moins claire ;
La mort plane en maîtresse et tient tout en sa serre.

Digitized by Google

L'horreur trouble les sens, met le vertige aux yeux,
On sent que l'on approche enfin du gouffre affreux ;
Le voilà ! tout béant !... L'homme forcé s'avance
Et tombe frémissant dans cet abîme immense,
Il est mort !... C'est ainsi, mon fils, que tu mourras.
Et ce jour, que tu crois éloigné, ne l'est pas :
Comme un éclair soudain qui traverse l'espace,
Le temps, en un clin d'œil, paraît, s'écoule et passe ;
Tes jours, nombreux ou non, disparaîtront sous peu.
Consacre-les, mon fils, au service de Dieu ;
Sois honnête, sois bon, aie du cœur, hais le vice ;
A ton âme toujours que ton corps obéisse.
Prépare-toi, mon fils, par toutes les vertus
Une place, plus tard, au séjour des élus.

LE PETIT POISSON

L'onde, comme un miroir, était limpide et claire.
Un tout petit poisson, éloigné de sa mère,
Seul, allant et venant, s'arrête tout-à-coup,
Et, songeur, sérieux, médite un peu sur tout.
Il contemple longtemps les arbres du rivage ;
Le soleil et les fleurs, les oiseaux du feuillage
Qui, d'une branche à l'autre, heureux viennent et vont,
Les ailes faites d'or du brillant papillon.
Soudain entre en son cœur le poison de l'envie.
« Que je voudrais, dit-il, de cette heureuse vie ! »
Et d'un bond, hors de l'eau, s'élance le mignon.
Sa mère n'était pas là pour lui dire : « Non. »
Sur la rive soudain, petit poisson expire.
Cette petite fable, enfants, est pour vous dire :

Digitized by Google

« Que, comme le poisson, l'homme a son élément;
Qu'il ne doit se mouvoir que dans son propre espace:
Que, tel que Dieu l'a fait, il doit vivre content;
Que, comme toute chose, il n'est bien... qu'à sa place. »

LE PAYSAN GRÉGOIRE

Il emmène chez lui, le paysan Grégoire,
Six ânes par lui-même achetés à la foire.
Il ne veut pas à pied voyager comme un gueux,
Fait un saut délicat et monte sur l'un d'eux.
A cheval sur son âne, il laisse errer sa vue,
Sur le chemin à pic, la ronce suspendue ;
Sur les épis dorés que caresse le vent;
Sur la branche où l'oiseau chante joyeusement.
Comme le flot au flot succède sur la grève,
Dans son esprit ouvert le rêve suit le rêve.
Grégoire, tout à coup songeur, de s'arrêter :
C'est qu'il a reconnu le besoin de compter
Ses ânes : un, deux, trois. quatre, cinq... Et Grégoire
Compte, recompte en vain. Sorti de sa mémoire
L'âne qu'il a sous lui ne se retrouve pas.
Cœur serré par l'angoisse, il revient sur ses pas,
S'informe aux grands chemins, aux champs, à la venelle,
Cherche l'âne perdu partout. Point de nouvelle
De son pauvre animal. Enfin la nuit tombant,
Grégoire à son logis revient. — Tout haletant
Il arrive, et, tremblant encore sur sa monture :
— « O ma femme, dit-il, quelle triste aventure!
De six ânes je n'ai que cinq, un est perdu.
J'en avais acheté six pourtant. Que veux-tu?

Digitized by Google

De ce pauvre égaré, pas la moindre nouvelle. »
Et la sueur au front de Grégoire ruisselle.
La femme répondit : — « Ami, rassure-toi ;
Tu n'en comptes que cinq ; j'en vois sept quant à moi. »
Il n'est pas interdit parfois aussi de rire ;
C'est le seul but moral que de ce fait je tire.

LE PETIT MÉDOR

Médor d'un chien hargneux fit un jour son ami.
Le bon petit Médor devint hargneux aussi.
A celui qu'on fréquente on est toujours semblable :
« Si ton ami vaut peu, tu ne vaux pas le diable. »

L'ANE ET LA SCIENCE

Un âne riche avait pour voisin un renard,
Philosophe, docteur, maître expert en tout art.
L'âne, soudain, épris d'amour pour la science,
Voulut s'instruire aussi, las de son ignorance.
Il porte à son voisin un sac d'argent rempli :
— « Fais de moi, lui dit-il, un savant accompli ! »
De semblables naïfs j'en ai vu sur ma route,
Qui croyaient bonnement et sans l'ombre d'un doute,
Que pour être poëte, instruit, disert, savant,
La richesse suffit ; que tout cela se vend
Comme on vend un cheval, des maisons, une terre.
Que de sots cousus d'or qui prouvent le contraire.

Digitized by Google

LES DEUX CHIENS

Un homme avait deux chiens, l'un jeune, l'autre vieux.
Son fils, enfant adroit, les dressait à tous jeux :
Faire le mort, fumer, danser, monter la garde.
Le petit chien joueur, souple, d'humeur gaillarde,
Se prête volontiers à tout et tout apprend.
Mais le vieux Laridon, fait par l'âge impotent,
Ne peut apprendre rien. Le garçon plein de bile
Et croyant Laridon par humeur indocile,
Pour le forcer aux jeux a recours au bâton.
— « Pourquoi, dit le vieux chien, tant frapper Laridon ?
Hélas ! de rien apprendre il n'est plus susceptible.
En vain pour t'obéir je fais tout mon possible ;
Je suis trop vieux. Il faut — retiens cette leçon —
Jeune apprendre : plus tard, c'est trop tard, mon garçon. »

L'ENFANT ET LA FLEUR

Un tout jeune blondin, en la saison des roses,
Qui croyait bien à fond connaître toutes choses,
Mais qui ne savait rien, allait de fleurs en fleurs,
Contemplant tour à tour leurs diverses couleurs.
Une brillait bien plus que ne brillaient les autres,
Et fixe ses regards comme elle eût fait les nôtres.
Quand il a fait bien voir à ses yeux cette fleur,
Sans doute la croyant d'une exquise saveur,
Il la prend des deux mains et la porte à sa lèvre.
Soudain, exécutant la grimace qui sèvre,

Digitized by Google

Il rejette la fleur, et jetant les hauts cris
Il accourt appelant : — « Maman, papa chéris !
Ah ! la maudite fleur ! Maman, qu'elle est amère ! »
— « Mon bel enfant chéri, lui répondit sa mère,
Pour qu'on les mange Dieu n'a pas créé les fleurs ;
Leur seul but est aux yeux étaler leurs couleurs.
Le Maître souverain de chaque créature
Détermina, mon fils, le but et la nature.
Puisse cette leçon t'être utile toujours !
Malheur à qui détourne un être de son cours ! »

LES TROIS MARCHANDS DE CHEVAUX

ET LE PAYSAN

Trois marchands de chevaux faisaient voyage ensemble.
Dans le lointain vers eux un paysan venait.
Ils se dirent, nargueurs : – « Amis, que vous en semble ?
Ce paysan a l'air imbécile parfait.
A ses dépens un peu donnons-nous à cœur joie.
Un nigaud est de tous la légitime proie.
Marchons l'un après l'autre, et chacun à son tour
Lui fasse révérence et lui dise : Bonjour ! »
— « Bonjour, père Abraham, » dit, inclinant la tête,
Le premier des marchands. Prenant un air de fête,
Le paysan charmé lui répondit : — « Bonjour ! »
— « Bonjour, père Isaac, » lui dit l'autre à son tour.
Le campagnard encor, se mettant en liesse,
D'un salut amical lui fait la politesse.
— « Bonjour, père Jacob, » dit le dernier nargueur.
Le paysan répond : — « Monsieur, c'est une erreur.

Digitized by Google

Je ne suis point Jacob, je suis Saül. — Mon père
Se nomme Cis. Depuis la matinée entière,
Je cherche aux bois profonds, dans les sentiers profanes,
Ses ânesses. Hélas ! je ne vois que des ânes... »
Qui se croit un sorcier de finesse, souvent
Trouve qui lui répond, et supérieurement.

LES DEUX FRÈRES

« O frère, disait-il, à son frère mourant,
Lorsque je pense à toi, mon pauvre cœur se fend.
Que ne puis-je souffrir et mourir en ta place ! »
Il n'avait pas fini que la hideuse face
De la mort apparut au seuil de la maison.
Le frère bien portant alors change de ton :
« O mort, dit-il, montrant la couche de son frère,
C'est là qu'est ta victime. » O suprême misère !
Quand le péril est loin on se pose en héros ;
Au moment du danger, adieu ! les vaillants mots.

LE CHIEN ET LE LOUP

Certain loup que sa graisse, hélas ! ne gênait guère,
— Huit jours déjà passés il vivait de misère,
Et du matin au soir à mettre sous la dent
N'avait, pour tout régal, triste mets, que le vent, —
Au détour d'un chemin, soudain, fait la rencontre
D'un chien. Ah ! quelle joie au front du loup se montre
Tout d'abord ! — Mais bientôt le loup, réfléchissant,
Se dit : Ce dogue-là — n'allons pas trop avant —

Digitized by Google

Pourrait ne pas vouloir me servir de ripaille,
Sans dire un petit mot et sans livrer bataille.
Quelles jambes ! quel cou ! quel embonpoint ! quel air !
Il est plus fort que moi. Ne soyons pas trop fier.
Ah ! si j'étais certain qu'il se laisserait prendre
Et manger bonnement sans vouloir se défendre,
Je ne le cache pas, ça ne ferait qu'un pli.
Mais puisque tout pour moi n'est pas de rose ici,
Abordons humblement : — « Monsieur le chien, j'admire
Comme vous êtes gras, et vous fais compliment
Là-dessus ; de vous voir je suis ravi vraiment. »
— « Vous pouvez comme moi, si vous le voulez, sire,
Vous faire en peu de temps un superbe embonpoint.
Abandonnez les bois où le bonheur n'est point,
Où vous et vos pareils, maigres comme des ombres,
Vivotez, affamés, dans vos repaires sombres.
Voyez un peu le monde et civilisez-vous ;
Suivez-moi : je veux bien vous conduire chez nous,
Et vous allez juger comment on fait ripaille :
Poulets, mouton, veau, bœuf, tous les os à ronger ;
Du matin jusqu'au soir gens à vous caresser ;
Et pour vous reposer un bon lit sur la paille.
A ce régime, ô loup, non, il ne se peut pas
Que vous ne deveniez forcément gros et gras. »
A ce récit, le loup, nature ardente et vive,
Comme fait au soleil la tendre sensitive,
Se sent aller soudain au roulis du bonheur ;
Pour ne pas étouffer il met la patte au cœur.
Il embrasse le chien, le suit pleurant de joie :
— « Ami chien, lui dit-il, la tête me tournoie
De plaisir en pensant à ce que tu m'as dit :
Caresses, bons morceaux, os à ronger, bon lit !

Digitized by Google

Du bonheur, à coup sûr, c'est l'idéal suprême.
Je te suis volontiers. O chien, comme je t'aime !
Si je pouvais aussi t'être utile à mon tour !
Je ne suis pas en tout absolument novice.
Je suis bon médecin et mets à ton service
Mon savoir médical, ô chien, ô mon amour !
J'ai beaucoup travaillé les simples. Si ta vie
Se heurtait en son cours à quelque maladie,
Je serai là. — Mais quoi ! Me trompè-je ? Je vois
Tout autour de ton cou quelque chose, je crois,
Qui n'a pas l'air bien clair. — Tout pelé ! Cette absence
De poils en cet endroit marque quelque souffrance.
Sois franc ; explique-moi ce que c'est sans détour,
Et je vais te guérir. » — « Ce cercle ras autour
De mon cou, ce n'est rien. » — « Comment, rien ? » — « C'est
Simplement du collier que met à cette place [la trace
Mon maître, quelquefois, quand il veut m'attacher. »
— « T'attacher ! Mais alors tu ne peux pas aller
Toujours où bon te semble et courir à ta guise ? »
— « Non, sans doute, qu'importe ? » — « Ah ! qu'importe, je
Là-dessus, et reçois à jamais mes adieux. [brise
Perdre ma liberté !! Non, non, j'aime encor mieux
Vivre de l'air du temps tous les jours de ma vie. »
Depuis, le loup au chien ne porte plus envie.
Soyons libres toujours. Quels qu'en soient les attraits,
Du vice ne soyons les esclaves jamais.

Digitized by Google

LE JEUNE CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Un jeune chat jouait, oh ! fort innocemment,
Avec une souris. C'était plaisir vraiment
De les voir sautiller, bondir, courir dans l'aire.
Le chat ne sachant pas ce que c'est que mal faire,
La souris ignorant ce que c'est que souffrir,
De jouer en amis s'adonnaient au plaisir.
Le jeu recommençait pour eux à chaque aurore,
Et le jour disparu, continuait encore.
Le jeune chat, un soir, de retour au logis,
Trouve sa mère, hélas ! croquant une souris.
Le lendemain aussi, dès qu'elle est apparue,
Il croque de ses jeux la compagne assidue.
Le plus petit toujours imite le plus grand ;
Le mal comme le bien par l'exemple s'apprend.
Malheur à qui n'a pas le respect de l'enfance !
A qui commet le mal devant cette innocence !

LA TEMPÊTE

J'allais et venais seul près de la mer immense :
Se jouant au travers du soleil radieux,
La vague sur le bord expirait en cadence
Avec les mille bruits de la terre et des cieux.

Je contemplais, heureux, cette sublime joie
De toute la nature adonnée au bonheur,
Quand un nuage noir plane, éclate et foudroie
Toute voix qui chantait, sous son cri de malheur.

Digitized by Google

Triste, je regardais océan, ciel et terre,
Naguères beaux à voir, horribles maintenant.
Une voix en mon cœur que rien pouvait taire
Me cria, foudre, flots, tempête dominant :

Puisque la source où l'on s'abreuve
N'éteint pas la soif à jamais,
Puisque l'épouse devient veuve ;
Qu'au lieu de : j'aime, on dit : j'aimais ;

Puisque toute branche est fragile ;
Que tout appui manque à la main ;
Puisque toujours d'un pas agile
Aujourd'hui fait place à demain ;

Au sein de l'or, vaine richesse !
Puisque l'homme n'est pas heureux ;
Puisque, comme un ver, la tristesse
Ronge au cœur le voluptueux ;

Quand l'ambitieux de ses rêves
A touché la réalité ;
Puisque comme l'oiseau des grèves
Captif aux murs de la cité,

Il sent une étreinte mortelle
Soudain comprimer son essor ;
Puisqu'il faut enfin ployer l'aile
Sous la main fatale du sort ;

Puisque les espoirs de la terre
Trompent toujours le cœur humain,
Que toute chose est éphémère ;
Ici-bas puisque tout est vain ;

Digitized by Google

Il est évident que ce monde
N'est pas de l'homme le vrai lieu ;
Que, comme au poisson il faut l'onde,
Il faut à l'âme humaine, Dieu !

A L'OCCASION

de la Bénédiction du Mur de clôture du Couvent Saint-François

PRÈS LA SALETTE, MORLAIX

La couronne de toute chose,
C'en est la fin. D'un monument
La dernière pierre qu'on pose
Seule en est le couronnement.
On peut d'une œuvre non finie
Parfois soupçonner la grandeur,
Mais pour sa complète harmonie,
Mais pour sa totale splendeur ;

Il faut donner le coup de grâce ;
Il faut l'achèvement complet ;
Que la dernière main y passe ;
Que tout soit fait base et sommet ;
Il faut que le vaisseau navigue ;
Que l'arbre donne son fruit mûr ;
Que l'oiseau vole sans fatigue ;
Il faut que le cloître ait son mur.

Depuis que Saint-François existe
Un demi-siècle s'écoulait ;
Mais un nuage planait triste
Que pas un vent ne balayait.

Digitized by Google

Ce nuage c'était l'absence
D'une muraille clôturant
La paix, le calme, le silence
La solitude du couvent.

Ç'avait été le but suprême
Des fondatrices. Leur effort
Hélas ! ne put vaincre lui-même
Les mille contre-temps du sort.
Mais le vœu de leur dernière heure
Etait, en partant pour le ciel :
« Faites close cette demeure,
Seigneur, comme une ruche à miel.

Que d'un mur elle soit enceinte,
Divine séparation
De tout plaisir, de toute crainte
Funeste à la dévotion !
Ne vous reposez pas, ô Mères !
Que cet enclos ne soit fini ;
Qu'on n'ait exaucé vos prières
Et qu'un prêtre ne l'ait béni. »

Ce vœu des Mères disparues,
Enfin les Mères successeurs
L'ont réalisé, secourues
Par le prêtre aux saintes ardeurs
Qui leur a consacré sa vie ;
Et les Mères du temps passé,
Cinq sont encor pleines de vie,
De leurs yeux voient le mur sacré.

Digitized by Google

On le bénit, le chant du prêtre
Monte joyeux vers l'Eternel.
Les cinq Mères sont là pour être
Témoins en ce jour solennel
Que le vœu de leur première heure
De point en point s'est accompli,
Et que Saint-François, leur demeure,
Le ciel ne l'a pas en oubli.

Sainte joie ! Allégresse pure !
Nous contemplons les yeux ravis
De votre œuvre enfin, la clôture ;
Mères, prêtre, soyez bénis !
Chaque Sœur peut dire enchantée :
« Dans ma divine ruche à miel
Désormais heureuse, abritée,
Je n'ai d'essor que vers le ciel ! »

Digitized by Google

BÉNÉDICTION

DES NOUVELLES CLOCHES DE N.-D. DE KERNITRON

LE 1er MAI 1875, à LANMEUR

A M. l'Abbé MONOT, curé de Lanmeur (*).

Cloches de Kernitron, ô nos cloches bénies !
Messagères pour nous des choses infinies,
Nous vous faisons l'accueil
Que l'on fait à des sœurs depuis longtemps absentes,
Que nous voyons soudain joyeuses et contentes
Paraître à notre seuil.

Oui, nous sommes joyeux comme dans la famille
Sur tous les fronts, soudain, la joie éclate et brille
Au retour des absents ;
Cloches de Kernitron qu'entendirent nos pères,
Dans votre vieux clocher reviennent vos voix chères
Parler à leurs enfants.

Ah ! qui dira combien de pieuses pensées,
Quand vos sons argentins s'élancent par volées,
Vous réveillez en nous ?
Quel parfum de bonheur vient à l'âme ravie
Lorsque joignant nos voix à la cloche qui prie
Nous prions à genoux !

(*) C'est à l'initiative et au zèle de M. Monot que sont dues l'acquisition de ces nouvelles cloches et la restauration de cette antique chapelle.

Digitized by Google

J'ai vu souvent l'enfant, l'œil fixé sur sa mère,
Mendier quelques mots à cette bouche chère
Par son balbutiement;
Et quand la mère enfin rompait ce dur silence,
Entre elle et son enfant s'établir, joie immense!
Un colloque charmant.

Dame de Kernitron, le pèlerin fidèle,
Qui visitait poudreux ton antique chapelle,
Ardemment demandait
Au clocher une voix qui réponde à la sienne,
L'accent sublime et doux de la cloche chrétienne,
Mais rien ne répondait.

Le clocher maintenant a sa cloche bénie,
Le silence est rompu : la divine harmonie
Résonne en ton saint lieu;
Le pèlerin de joie, à genoux sur la pierre,
Tressaille en entendant tinter à sa prière
La cloche, voix de Dieu.

Et le pèlerin parle à la cloche qui sonne,
Et la cloche répond au nom de la Madone;
Télégraphe divin
Ayant l'homme pour base et Dieu même pour cime,
Célestes entretiens! Relation sublime
Entre l'homme et l'airain!

Sur ton vierge métal porte notre prière,
Qu'elle vole avec toi jusqu'à la Vierge Mère,
Dis-lui que nous l'aimons;
Dis-lui qu'à Kernitron, son antique chapelle,
Monseigneur aujourd'hui bénit, encore fidèle,
La foule des Bretons.

Digitized by Google

Dis-lui les noms bénis qui donnèrent l'obole,
Qui fait que ton airain dans l'air vibre et s'envole
Du clocher jusqu'aux cieux.
Le pauvre qui reçoit et le riche qui donne,
Chacun à ton métal a fait, joyeux, l'aumône,
Oh ! n'oublie aucun d'eux.

Au laboureur demande une sueur féconde ;
Au petit orphelin qui n'a rien en ce monde,
Demande tout pour lui ;
Au riche un cœur brûlant pour le pauvre, son frère ;
Aux grands pour les petits des entrailles de mère ;
Aux faibles un appui.

L'enfant veut que toujours sa mère lui sourie,
Dis, ô cloche argentine, à la Vierge Marie
Qu'elle ait toujours pour nous un visage joyeux ;
Que Kernitron toujours ait sa cloche qui tinte ;
Que des Bretons jamais la foi ne soit éteinte ;
Qu'à l'heure de la mort nous la suivions aux cieux.

A. M. F. A. ;

Passant au Sous-Diaconat le 23 Décembre 1889.

Ainsi prenant ton vol, enfant du sanctuaire,
Tu quittes à jamais les plaines de la terre
Et libre de tout lien
Que ton cœur a brisé dans sa noble énergie,
Aux attraits de ce monde, aux charmes de la vie
Tu ne demandes rien.

Digitized by Google

Tu te sens à l'étroit où tout coule, où tout passe,
Dans ton essor divin tu méprises l'espace ;
Il te faut l'infini ;
A ton ardeur sans borne, il faut champ sans limite,
Et le pas sans retour, demain, jeune lévite,
Par toi sera franchi.

Tu rêves impatient cette nouvelle voie ;
De ton âme énivrée on sent vibrer la joie
Au feu de ton regard ;
Médite cependant l'acte que tu vas faire
Et ne vas pas, ami, follement téméraire,
T'élancer au hasard.

Mais ne recule pas si la voix de Dieu même
A ton âme virile offre l'honneur suprême
De monter à l'autel ;
Obéis à sa voix sans orgueil et sans crainte ;
Si le cœur est sans fard et l'intention sainte,
Réponds à son appel.

Des attraits avilis, je sais, la vague impure
Sur ta robe sans tâche essaiera sa souillure,
Mais comme le granit,
Tu resteras intact, et cette onde qui passe
Coulera loin de toi sans plus laisser de trace
Qu'un songe de la nuit.

Ministre de Jésus, chaste comme ton maître,
Affable comme lui tu ne feras connaître
En passant que le bien.
De l'âme ivre de Dieu tu guideras le zèle
Et du faible indécis au cœur las qui chancelle
Tu seras le soutien.

Digitized by Google

Tes traits, où la bonté semblent avoir pris demeure,
Adouciront la haine à l'œil hagard qui pleure
Et frémit à la fois ;
Deux hommes que l'orgueil l'un contre l'autre anime,
Qui peut-être déjà sont armés pour le crime,
S'aimeront à ta voix.

L'éclair de ton œil pur même au regard infâme,
Comme un souffle refait sous la cendre la flamme,
Redonnera l'honneur ;
Ta main, qui n'a touché que la main de ta mère,
Déposera partout où gît une misère
Un germe de bonheur.

Si Dieu t'appelle, va ; c'est le souverain Maître ;
Rien n'est beau, rien n'est grand, sublime comme un prêtre.
Le jeune homme fougueux,
Le vieillard chargé d'ans, l'enfant aux frais sourire,
Les anges du Seigneur, Dieu même, tout l'admire
Et la terre et les cieux.

Et si l'impiété vibrant sa voix malsaine
Fait entendre parfois les accents de la haine,
Si le dédain parfois
S'attache à sa vertu comme à l'arbre le lierre,
Il sait, il sait souffrir ; il est l'enfant d'un père
Qui mourut sur la croix.

Digitized by Google

PENSÉE

Il n'y aurait aucune dignité à vivre et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entier.
V. Hugo.

N'était la sainte éternité à laquelle toutes nos pensées aboutissent, nous aurions raison de blâmer notre condition humaine.
St François de Sales.

Si le dernier soupir de notre corps est l'âme
Quittant l'être à jamais pour rentrer au néant,
La vertu ne vaut pas plus que le crime infâme,
Et la haine d'un nain vaut l'amour d'un géant.

En ce cas tout est dit. Au plus heureux la chance.
Le hasard prime tout ; les malheurs aux vaincus !
Au vainqueur tout le reste : amour, gloire, puissance !
A moins que de dégoût ils ne s'en soucient plus.

C'est ce que je ferais pour ma part. Oui, ce monde
Décapité de l'autre, à lui-même borné,
M'inspirerait sur l'heure une horreur si profonde
Que je voudrais mourir ou n'être jamais né.

Digitized by Google

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

Après l'an écoulé le nouvel an arrive,
Comme la houle après la houle sur la rive.
Que de houles ; que d'ans sombres ou radieux
Pour toujours, à jamais disparus à nos yeux.
Je demande ardemment : « En tout lieu, d'âge en âge,
Que toute créature ignore l'esclavage !
Préservez, ô Seigneur,
De l'erreur tout esprit, l'oiseau de toute cage
Et du vice tout cœur. »

Digitized by Google

QUELQUES
VERS BRETONS

ROÏT, ROÏT ATAO

En o c'hebatou goan, tud pinvik, dreist mesur,
Pa vec'h cazi beuet en creis ar blijadur,
Pa na velet diracoc'h nemet traou a luhet,
Cantolor, mezellour, pank a tol alaouret;
Evit o tiou scouarn pa ve ar music o son,
Pa ve an dansou bras o rên en o salon;
Sonjet e peuc'h avijou penos du gant an naon,
Eur paour kæs mallevrus, trist evel eun anaon,
A gleo a ziaveas o c'hebatou joaus,
Ac a vel dre ar guer o skeudou luguernus.
Sonjal a rit eus aze var an nerc'h hag ar scorn,
E kichen o palæs azezet en eur c'horn
Eun tad paour eb labour a lavar goustadic :
« Nac a draou evelkent evit eur pinvidic.
Gant ar c'hoariellou a ro de vugale
Vit ma bugaligou nac a vara mefe!
O velet an oll draou aman o luguerni
E teu da sonj d'ezhan neuse bars en e di.
Eno morse tam tan na ve bars en oalet;
E vugaligou paour a zo oll faminet;

Digitized by Google

E vreg a zo en pillou, a var eun tam colo
E vam gos dinerzet zo prest vit ar maro. »
Ar sonj-se vit ar paour a zo poanius meurbet,
Hag evel eur gouli a c'hor en e speret.
O c'hui pere zo mistri da vadou ar bed-ma,
Distanit e galon o reï dezhan bara.
Oh ! ia, grit an aluzen. Pa ve dirac o tor
Eur paour kæs affamet e zorn gantan digor,
Ma na peuc'h ket a galon hag evel eur pimoc'h,
Ma na roït sort dezan, Doue a grenc'h varnoc'h.
Roït evit ma roïo. Doue mestr souveren
Ar guenet do merc'het, ac an nerz d'ho mibien ;
Evit ma lakaïo eost en n'ho parkeier
Hag anevalet lard ebars e n'ho creïer.
Roït, roït atao. Dont a raï eun dervez,
Ma renko pep-hini kuitaat e oll danvez.
An aluzennou rit a gaffot en tu all,
Hag ar paour a lavaro : « Enes voa ket den fall. »
Roït evit caout bennos Doue zo n'eum c'hret den,
Vit ma teui ar peoc'h vad e n'ho famil da rên ;
Roït evit ma caffot en n'ho c'heur diveza,
Eur paour, sant bras en œnv, da zont d'ho telivra.

AR BUGUEL HAG E VAM

« Da belec'h e c'ha an dour a red
Dirac om daoulagad bepret ? »
Digant e vam a c'houlenne
Eur buguel c'hoas en e robe.

Digitized by Google

« Daoust ac ên velfomp an dour-se
O tont var e c'his adare ? »

« Nan, va mabic, an dour a red
Var e c'his biquen ne deu quet.
Sonj, va mabic, vel an dour se
E tremen derveziou ar vue. »

CHOM PUR

Nan i c'herc'hen dudius neket dentelezet
N'hi deus met eur mouchouar gant modesti scoulmet,
I zal zo pur ; n'eus quet a fleur en dro dezhi,
Mæs i daoulagat flam veler o luguerni.
Petra dal a zei flour, rubannou alaouret,
En kenver eur lagad ac a luguern bepret ?

Var i zol ma an daou leor kaera a zo er bed :
An Aviel santel, buez ar sent binniguet.
En korn ar chiminal ma beus ar sul bleuniou
Ac imaj ar Verc'hez zo a ziouch ar goueliou.

O taouarn, ò va Doue, a zivoual an æl-se ;
N'eus ket eur plek en hent var bini e vale.
Netra en dro dezhi na vefe ket charmant.
Eb ober eur squeuden bars en ho firmamant,
I feden melodius all bemdez a bemnos
Kerzet vel eun alc'houeder, varzu ar barados.

Danger ebet evithi nag a zeo nag a glei.
Sious eo ! An oan ato ve taguet gant ar blei.
En creis ar bocæjou coanta e ve an æer.
Allas ! Allas ! ar preou zo bars er frouezen gæer.

Digitized by Google

Evit duat eun ene eur sell fall zo trovouac'h,
Hag i speret curius a goll calon eur plach.

Eun den brein a galon, a gorf, hag a speret,
O tremen dre an ti se a neus ankounac'heet
Var gorn eur pres eur leor karguet a loustoni,
Gret gant eur scrivagnier clanvoc'h evit eur c'hi.
O merc'hic, ma teufe biquen da zournic pur
Da ziguerri ar leor-se, ma lenfes e udur,
Heb dale eus da galon e c'heffe kuit Doue;
Guelet vefes o c'hoarzin demeus ar burete.
Gant ar sonjesonnou da speret dirollet
Na alfe ken a repos na kavet peoc'h ebet.
Debret gant an ureou, ne alfes quen morse
Na kousquet hed an nos, na kana hed an de.
Da galon, vel ar bejin distac, vefe ruillet
Eus an eil fank d'eguile gant touliou mor ar bed.

O buguellic dinam c'hoas ebars er vue,
Ma væs biken tentet sonj en Autrou Doue;
Sonj er Verc'hes Vari, mam an oll guerc'hezet;
Sonj ebars en oll sent hag an oll sentezet
A zo bars er porchet hag ilis da baros;
Sonj ebars en ælez a zo er barados.

Kleo ar moueziou dudius a zisquen euz an ee
Ac eus guelet an douar a c'ha varzu Doue,
An eol o luguerni, a lapous o cana,
An nos steredennet, ar glo en eur goea,
An deillou bars en goues, kement tra zo en natur,
Ann oll draou unanet a lavar dit : « Chom pur. »

Chom pur vel ar guermili en e neizic bian;
Chom pur evel ar mel zo gret gant ar goenan;

Digitized by Google

Vel ar bocæjou caer a luguern er prajou;
Vel kement tra zo flam dindan bols an ænvou.

Evelse e chomi ker guen evel an erc'h
Ano Doue a vo scrifet var da dal guerc'h
A da c'hortos an heur ma c'hi d'ar barados,
Bemdes e ri da beden hag e kousqui bemnos.

REFLEXION

Tud a goustians vad ne c'hit ket da grena
Fors peguen huel e pign an den fall er bed-ma.
Pa nefe var an douar oll vad hag oll vonheur
Ret mad e deomp mervel pa ve sonet an heur
Gant ludu om zadou cos e ret meska om re
Hag oll vefomp barnet gant ar memes Doue.

AN ARC'HEL HAG AR BUGUEL

Eun Arc'hel meurbet luguernus
A ziouc'h eur c'havel a zelle
Eur buguellic coant dudius
Coachet ebars en e vele

Buguellic coant, ouzoun envel,
Deus, emezan, deus ganenme.
Læs da gorfic bars er c'havel
A nij en æn gant da ene.

Petra reffes var an douar.
Er bed-ma ne gavi biquen
Plijadurezou eb glac'har
Na levenez eb i anken.

Digitized by Google

Ar spont zo en kreis an ebatou.
Neus allet den laret biskoaz :
An eol a luguern en envou,
Vo quet amser tenval varc'hoaz.

Penos ? an daelou a ruilfe
Var da ziou chodic ker coant ;
Ac ar chouezen fall a rufe
Da dalic zo hirio ker drant.

Nan, nan ; er meziou an ænvou
C'hès brema da nij gan en me ;
Doue bardon an deveziou
E poa da dremen er vue.

Ra na zeuï den bars en da di
Da guemer melconi ebed ;
Ra vo seder bras pepini
Ken seder vel pa voas ganet.

Ra vo ar c'halonnou laouen tre
O velet ne vi ket ama ;
Didach a flam vel ma zoude,
An de divea è ar brava.

A var e ziou askel neuse
An arc'hel gantan d'an œnvou
Er ch'as vit creski an œle
Mamic paour, da vap so maro.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 3

QUELQUES VERS FRANÇAIS

Le Moine mécanicien 5
Un avare 7
Les adieux du conscrit breton 9
Un exploit 11
Le facteur 12
Adieu 12
Quatrain 13
Trop bête 13
Le voyou 15
Saint Augustin et l'enfant 15
Le bac 16
Le renard et le corbeau 17
Quatrain 17
La contribution 18
Madeleine 18
Rapidité du temps 19
Le petit poisson 21
Le paysan Grégoire 22
Le petit Médor 23
L'âne et la science 23
Les deux chiens 24
L'enfant et la fleur 24
Les trois marchands de chevaux et le paysan 25
Les deux frères 26
Le chien et le loup 26
Le jeune chat et la jeune souris 29
La tempête 29
A l'occasion de la bénédiction du mur de clôture du couvent Saint-François, près la Salette, Morlaix 31
Bénédiction des nouvelles cloches de N.-D. de Kernitron ... 34
A. M. F. A., passant au sous-diaconat 36
Pensée 39
Souhaits de bonne année 40

QUELQUES VERS BRETONS

Roït, roït atao 41
Ar buguel ac e vam 42
Chom pur 43
An Arc'hel ac ar bugale 45

Quimper, impr. DE Kerangal.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

t 7618.25.30
elques vers francais et quelques
dener Library 005116567
3 2044 080 771 751

Digitized by Google